

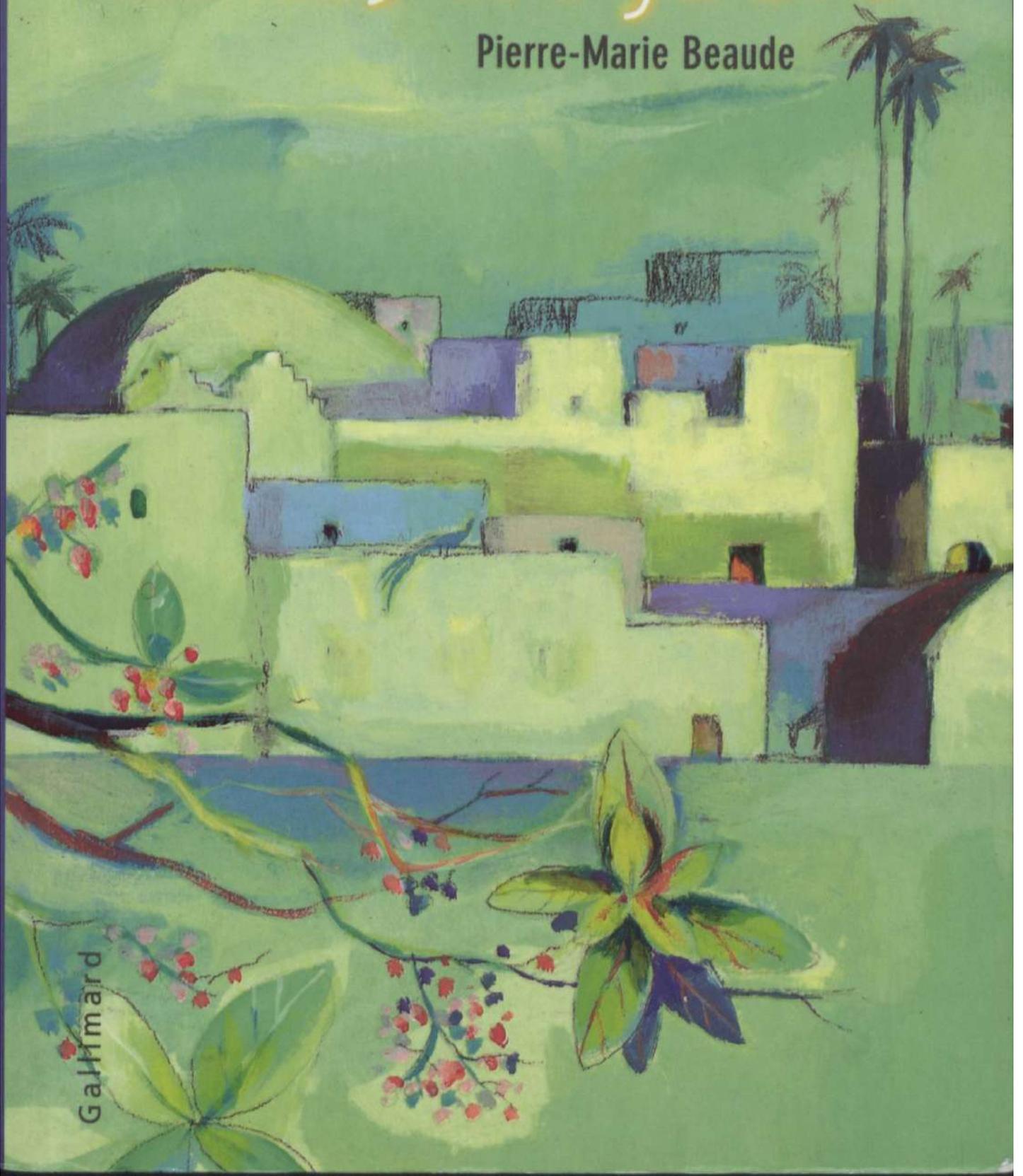
84(4^{op})pa)

B34

scripto

Leïla, les jours

Pierre-Marie Beaude



Gallimard

Pierre-Marie Beaude

Leïla, les jours

Un grand monde...
Plus basse que les autres...
Quelle sera sa vie...
Qui l'allume et l'éteint...

Fabrizio de André

20560

Gallimard

Воронежская областная
библиотека им. М. И. Гусевской
ИНОСТРАННЫЙ ОТДЕЛ

✓

Moktar disait qu'il m'avait trouvé sur la plage. Ma tête était ballottée par les vagues qui venaient mourir sur le sable ; j'étais à moitié noyé.

Je n'ai jamais aimé Moktar. Et je crois qu'il avait inventé cette histoire pour que je le reconnaisse toute ma vie comme mon bienfaiteur. Souvent, dans ses colères, il criait que j'étais un ingrat, et que s'il avait su, il m'aurait laissé boire toute l'eau de la mer. Chaque fois que je lui posais une question sur mon passé, il me débitait cette étrange histoire de la plage, toujours pareille. Une vraie rengaine. Mais je voyais bien dans ses yeux qu'il me cachait quelque chose, et qu'il y prenait du plaisir. Je suis certain qu'il m'avait volé à mes parents. Il n'avait que des filles, il voulait un garçon pour conduire son âne. J'ai gardé les chèvres, j'ai conduit son âne. J'allais devant lui, en

tenant la bride ; et lui, assis sur le bourricot, il traversait la ville comme un grand personnage.

Dieu seul sait où est Moktar aujourd'hui. S'il est en enfer, ce n'est pas moi qui irai l'y chercher.

Je ne connais pas mon âge exact. J'avais sans doute trois ou quatre ans quand j'ai été volé. Dans mes rêves, il m'arrive d'avoir des goûts d'eau salée dans la bouche ; c'est le fantôme de Moktar, j'en suis sûr, qui vient me les y mettre. Le seul souvenir que j'ai de ces premières années dont je ne saurai jamais rien, c'est celui d'une chose ronde, une sorte d'orange très belle et très douce, qui se tient devant mes yeux comme la lune du soir. Une main, je crois, me tend l'orange – mais c'est peut-être moi qui l'invente, je ne sais pas très bien. J'éprouve un bonheur magique à la voir devant moi.

Je n'ai pas les mots qui me permettraient de décrire cette orange, ni l'apaisement qu'elle m'apporte. Ce sont des choses que j'ai vécues avant les mots, des choses qui ne trouvent que cette image d'un fruit rond pour rester dans ma tête d'enfant volé. J'aimerais bien garder le souvenir de l'orange-lune jusqu'à ma mort. C'est mon amie. Chaque fois que j'ai rencontré des difficultés dans la vie, elle est venue me reconforter.

Tout jeune, je gardais les chèvres de Moktar avec ses deux filles. On allait aussi ramasser les branches pour le feu. On les tassait en gros ballots qu'on portait sur le dos comme des ânes. Loubaba, la femme de Moktar, n'était jamais contente. Elle me battait en prétextant que je ne ramenaiss pas assez de bois. Je lui faisais des grimaces dans le dos.

Quand j'ai grandi, Moktar m'a pris avec lui dans son entrepôt. Je l'aidais à placer sur le bât des chameaux la marchandise qu'on allait vendre. On partait faire la tournée des villages, on marchait dans les sables et dans les cailloux. En trois semaines, on visitait une dizaine de villages et de puits.

Au début, il y avait Ali avec nous, un jeune homme que Moktar employait. Il était plus âgé que moi, et ne se laissait pas faire. Je l'aimais bien, c'était pour moi comme un grand frère. Mais un soir, Moktar et lui se sont battus. Ali l'avait attrapé par le cou; ils se roulaient dans la poussière, sous les pattes entravées des chameaux. Ali l'accusait d'être un sale voleur, et voulait récupérer tout l'argent qu'il avait promis et n'avait jamais donné. Moktar écumait de rage et hurlait qu'il ne lui devait rien; il avait tiré Ali de la misère, et si Ali l'avait oublié, il pouvait y retourner, dans la misère, si ça lui chantait. Mais pour ce qui était de l'argent, il pouvait toujours attendre! Ali a sorti un couteau, et j'ai bien cru qu'il

allait saigner Moktar comme un mouton, mais il s'est contenté de lui faire une estafilade au front. Et comme Moktar était aveuglé par le sang, il l'a assommé avec le seau qui servait à faire boire les chameaux. Moktar s'est écroulé inanimé et Ali a cherché, dans le bât de la chamelle, la cache où était l'argent. Lorsqu'il l'a trouvé, il a sifflé d'étonnement. On ne savait pas que Moktar, par peur des voleurs de la ville, emportait toutes ses économies en voyage. J'étais planté devant Ali, et quand il a relevé la tête, il m'a tendu un bon paquet des billets qu'il venait de compter : « Ne lui dis pas merci, tu ne lui dois rien. » Puis il a mis le reste dans sa daraa*, et il s'est enfui sur l'un des dromadaires.

Moktar est resté sans connaissance très longtemps. Je regardais son visage en sang, sa daraa toute trempée. Il ne bougeait plus du tout. A cause des petits gémissements qui s'échappaient de sa bouche, j'ai su qu'il n'était pas mort.

J'avais toujours les billets à la main et j'ai cherché une cache avant qu'il se réveille. Je me doutais qu'il fouillerait mes affaires, alors j'ai glissé l'argent parmi les marchandises, après quoi je me suis enroulé dans ma couverture pour dormir. Dans la nuit, je l'ai entendu bouger. Il s'était relevé et se tenait la tête.

* Vêtement fait d'un grand morceau de tissu.

Ensuite, il est allé à sa chamelle en titubant pour chercher quelque chose. Il a remué comme ça toute la nuit. Le matin, il était debout et s'était bandé la tête. Il préparait les chameaux pour poursuivre la route.

Moktar s'est remis du coup qu'il avait reçu, mais quelque chose ne tournait plus rond dans sa tête. Souvent, en chemin, il se frappait le front en disant : « Bon sang, j'ai oublié la commande de Soumaré. » Et quand ce n'était pas Soumaré, c'était Geber ou El Ghassem. Il ne savait plus très bien faire aller droit sa chamelle. Elle s'échappait, il lui courait après en jurant comme un damné. Elle se laissait approcher, et au moment où il croyait l'attraper, elle se sauvait un peu plus loin. Il me menaçait du bâton pour que j'aie la chercher, mais je faisais exprès de ne pas y arriver. Alors, il était bien obligé d'y aller lui-même.

Un jour, Moktar l'a poursuivie toute une journée. Il n'est rentré qu'au soir, le visage tout enflé et une drôle d'écume autour de la bouche. Il a voulu corriger la chamelle, mais au premier coup, le bâton lui est tombé des mains. Il titubait, il répétait toujours la même chose : « Charogne, ah la sale charogne, putain de sa mère. » Il s'est plongé la tête dans un seau d'eau. Ensuite, il a vomi, et j'ai bien cru qu'il allait trépasser.

J'ai vécu encore plusieurs années avec lui. Tous les matins, au réveil, je l'observais, et j'avais l'impression que son cou, ses bras devenaient secs comme des branches d'acacia, et que sa figure se ratatinait. Il n'avait plus de vivant que ses yeux, très mobiles, comme sont les yeux des singes. A chaque jour qui passait, j'avais l'impression que c'était moi et sa chamelle qui prenions le relais et qui décidions à sa place. Il se méfiait de nous, obsédé par la peur qu'on se venge de tout ce qu'il nous faisait subir. Alors, pour nous enlever l'envie, il devenait féroce. Les coups de bâton pleuvaient sur la bête et sur moi. En plus, il ne mangeait plus et voulait m'imposer le même régime. Je me levais la nuit pour voler de la nourriture.

J'ai souvent regretté qu'Ali n'ait pas coupé la gorge de Moktar. Quand Moktar me battait, je tournais autour de lui comme une bête qu'on chasse mais qui revient toujours. Je le mordais à pleines dents avec mes insultes. Il crachait par terre : « Avance, allez, avance, salle petite hyène », ricanait-il. Et moi, je me disais dans mon cœur : « Je te tuerai. Tu ne m'as jamais sauvé des vagues, tu m'as volé à mes parents. Je te tuerai. »

Un midi, on venait de s'arrêter sur la batha* d'un oued bien ombragé. Au moment de faire baraquier la

* Partie sablonneuse d'un oued.

chamelle, j'ai vu qu'il titubait et qu'il se raccrochait à elle. Puis il est tombé sur le dos, le regard dans le vague. J'ai pris de l'eau et lui en ai versé sur la figure.

– Va chercher du secours, a-t-il dit, je ne vais pas bien.

Mais moi, j'ai répondu :

– J'irai chercher du secours si tu me dis comment tu m'as trouvé. Dis-moi qui étaient mes parents et jure-le devant Dieu.

Il a émis d'une voix faible :

– Approche.

Je me suis baissé vers lui, le cœur battant, et j'ai tendu l'oreille. D'abord j'ai entendu sa respiration sifflante, puis il a retrouvé ses forces pour dire :

– Ta mère, c'était une putain et ton père un chacal puant.

Il a éclaté d'un rire fou et a soulevé la tête pour me cracher à la figure. J'ai vu la haine dans ses yeux.

Je me suis relevé et j'ai suivi le lit de l'oued. Mon corps était froid et raide comme la mort. Et dans ma tête, une flamme noire brûlait : je venais de comprendre que je serais toujours seul au monde et que je ne saurais jamais qui étaient mes parents.

C'est difficile de savoir qui on est quand on ne sait pas d'où l'on vient. On se sent détaché de tout, comme le vent, comme une pierre de ciel qui traverse l'espace au hasard. On se répète toujours la même

question, on imagine des choses un peu folles. Je m'imaginai que ma mère était une princesse, ou des choses de ce genre. Quelquefois, quand je croisais une femme voilée, je rêvais que ma mère se cachait peut-être sous ce voile. C'était brûlant et vif comme un éclat du soleil sur une lame de couteau.

J'ai marché, marché encore. Aujourd'hui, comme je l'ai déjà dit, je ne sais pas où est Moktar. J'ai seulement de très bonnes raisons de penser qu'il est mort. S'il est en enfer, je prie le Diable de lui faire subir tous les tourments qu'il nous a infligés à Ali et à moi. Et surtout, le Diable, qu'il ferme bien la porte.

Конец ознакомительного фрагмента

Уважаемый читатель!

Размещение полного текста данного произведения
невозможно в связи с ограничениями по IV части ГК
РФ

Эту книгу вы можете прочитать
в Оренбургской областной универсальной
научной библиотеке им. Н.К. Крупской
по адресу: г. Оренбург,
ул. Советская 20 тел.: для справок: (3532) 61-60-30